

Michel Bousseyroux

L'À Jakobson de Lacan *

Le passage d'*Encore* qu'il m'incombe ce soir de commenter, page 27, correspond à la fin de la troisième séance de ce séminaire, datée du 19 décembre 1972 et qui équivaut en fait au second chapitre, intitulé « À Jakobson ».

À celui qui ne parle pas bêtement du langage

La thèse centrale de ce second chapitre, dont la partie II et le début de la partie IV ont été commentées lors des trois soirées précédentes, est, je le rappelle, que le signifiant est cause de la jouissance, cause dont Lacan réfracte, comme il l'avait fait dans « La science et la vérité », les quatre modes qu'en distingue Aristote dans sa métaphysique et sa physique. Mais là, ce n'est plus de la vérité comme cause qu'il s'agit, mais du signifiant comme cause.

Pour en mieux comprendre l'enjeu doctrinal, il faut d'abord s'arrêter à son titre qui est une dédicace, une adresse. Une adresse à celui qui réussit à ne pas parler bêtement du langage, Roman Jakobson. Je dirai que, pour ne pas parler bêtement du signifiant et pour ne pas parler bêtement de la linguistique, il faut lire Jakobson. Car Lacan doit beaucoup à Jakobson. Il lui doit beaucoup comme Galilée doit beaucoup à Copernic. Je veux dire qu'il faut lire Lacan avec Jakobson, comme il faut lire Galilée avec Copernic. De même qu'il faut lire Galilée avec Copernic pour comprendre l'acte de Galilée, de même il faut lire Lacan avec Jakobson pour comprendre l'acte de Lacan quand, dans *Encore* et devant Jakobson, il franchit le Rubicon qui sépare le signifiant de la jouissance.

* Intervention faite à Paris le 6 décembre 2012 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Ce n'est pas pour rien que *Pierre bat Paul* » jusqu'à « quand on aime il ne s'agit pas de sexe ».

Donc Lacan dédie cette séance de son séminaire à Roman Osipovic Jakobson, son ami, qu'il tutoie, dont il salue la présence et auquel il rend hommage pour les entretiens qu'il vient de faire au Collège de France. Je me suis donc plongé dans l'œuvre, que j'avais peu ou trop vite lue, de Jakobson, le fondateur, avec Troubetzkoy, de la phonologie structurale. On peut dire que Lacan a trouvé en Jakobson (et aussi en Lévi-Strauss) le garant de sa théorie structurale du symbolique. C'est par son truchement qu'il a introduit, dès mai 1956, le signifiant, la métaphore et la métonymie dans la psychanalyse, se référant d'emblée à ses travaux sur l'aphasie. Mais ce n'est pas qu'au grand linguiste que Lacan se réfère et rend hommage en lui dédiant sa séance d'*Encore*. C'est au poète, au *poétologue* qu'il était.

Dès l'âge de dix-sept ans, Jakobson ne jurait que par les poètes futuristes russes, qu'il a très bien connus, ceux que la génération de Staline a gaspillés, Maïakovski, Goumilev, Blok, Kroutchenykh, Velimir Khlebnikov, l'inventeur du *zaoum*, la langue des étoiles, dont il voulait faire la langue universelle de la Révolution. Jakobson a écrit en 1914 des poèmes sous le pseudonyme de R. Aliagrov. Jakobson a génialement analysé bien des poèmes, dont le dernier de Hölderlin, *Die Aussicht*, du cycle Scardanelli, et c'est en 1958, dans une conférence à l'université de l'Indiana sur « Linguistique et poétique » qu'il définit *la fonction poétique* comme outrepassant les limites de la poésie et ayant le primat sur les autres fonctions (référentielle, phatique, émotive, conative et métalinguistique) de la communication verbale. Cela va conduire Jakobson, dans *La Charpente phonique du langage*, à privilégier, dans la relation signifiant-signifié, non plus, comme le veut sa phonologie structurale, la fonction *discriminante* du sens par le son, mais la fonction *déterminante* du sens par le son, dont il fait le propre de la fonction poétique. Une chose est le signifiant comme différence qui discrimine, sépare, distingue, une autre est le signifiant comme cause qui détermine. Or, que le son, que la matière sonore détermine le sens, c'est la thèse d'*Encore*, où est avancé que *lalangue* détermine le langage et que le signifiant est cause de jouissance.

Du signifiant jakobsonien au signifiant lacanien

Je reviens au linguiste structuraliste et à sa théorie du signifiant dont Lacan s'est inspiré. Car on ne saurait bien saisir de quoi il retourne dans ce passage de la page 27, que je vais commenter, sans le

situer par rapport à la doctrine de Jakobson, en ce qui concerne le signifiant, d'une part, et la grammaire, d'autre part. Jakobson, je le rappelle encore, s'appuie sur Saussure, mais il le critique aussi et s'en écarte sur plusieurs points. En particulier quant au lien que Saussure prétend arbitraire entre le signifiant et le signifié. Il rejette aussi le principe de linéarité des signifiants et celui du signifiant ponctuel et hors du temps, auquel Jakobson oppose la notion de *more*, d'intonation des voyelles longues du grec ancien, à savoir le signifiant conçu comme unité tonique. Jakobson explique très bien sa conception structurale du signifiant dès son cours en français à l'École libre des hautes études à New York en 1942, dans ses *Six leçons sur le son et le sens*.

On s'aperçoit alors que, quand Lacan dit que le signifiant c'est de la différence pure, de même quand il dit que le signifiant ce n'est pas le phonème et qu'il ne peut se limiter au support phonématique que lui donne la phonologie, il est *strictement jakobsonien*. Il faut bien voir que Jakobson a sorti la phonologie du psychologisme où était empêtrée la phonétique avec de Baudouin de Courtenay. Il examine la valeur linguistique des sons en tant qu'ils prennent dans une langue une valeur *distinctive*. C'était déjà la thèse de Saussure : les phonèmes sont des entités *oppositives, relatives et négatives, sans signification*, contrairement aux autres valeurs linguistiques que sont les catégories grammaticales, qui sont des entités oppositives et relatives, mais *pas négatives* – ce que Saussure a méconnu. Même la lettre comme graphème a une valeur *positive*, celle de désigner un phonème. Seul le phonème, dit Jakobson, est un signe *différentiel pur et vide*, il a une valeur distinctive *de pure altérité*. Et c'est ce qui a intéressé Lacan. Chaque langue a son système de phonèmes, son système d'altérité et d'oppositions différentielles : un enfant russe de trois ans saisit parfaitement la différence entre les consonnes mouillées et non mouillées, mais pas un Français ni un Tchèque.

Mais – et c'est là que Jakobson se sépare de Saussure, pour qui le phonème est l'Un indissociable de la langue – Jakobson soutient que *le Un du signifiant n'est pas le phonème*. La structure du phonème est *dissociable* en qualités distinctives indécomposables qui sont, dans une langue, en nombre beaucoup plus restreint que le nombre des phonèmes. Ce sont ces traits différentiels qui sont les particules élémentaires, les *quarks* de la matière signifiante qu'il y a dans chaque langue, les phonèmes en étant en quelque sorte les atomes. C'est

ainsi, explique Jakobson, que, quand nous parlons français, notre système consonantique de quinze consonnes est réductible à *cinq oppositions signifiantes fondamentales, pas plus*, qui nous suffisent pour distinguer les mots (trois suffisent pour le système vocalique turc). Alors qu'au stade du babil (de *lalangue*) l'enfant peut produire, comme on l'a observé, tous les sons imaginables, l'entrée dans le langage dévolue donc une nouvelle fonction au son, qui repose sur ce système strict et réduit, propre à chaque langue, d'oppositions signifiantes. On peut donc dire que le signifiant « c'est ce qui s'entend », comme dit, avec Jakobson, Lacan, et il faudrait préciser : ce qui s'entend *de différences, de traits distinctifs qui permettent la discrimination du sens par le son*.

Le signifiant, donc, c'est de l'Un de pure différence dont la fonction est de nous permettre d'apprendre et de parler une langue. Jusque-là Lacan est jakobsonien. Mais là où Lacan est lacanien, c'est quand il dit, devant Jakobson, que le signifiant, sa fonction, c'est de *nous faire jouir*. Le signifiant, dit-il, se situe au niveau de la substance jouissante, il est la cause de la jouissance. Quel scoop ! On savait que la cause était du côté de l'objet *a*, cause du désir. Mais de la cause de la jouissance Lacan n'avait pas encore dit mot. Le signifiant a une fonction de *causation au niveau du réel*. Le signifiant comme tel, en tant que substantif, le signifiant dans sa bêtise con-substantielle, ce n'est ni la substance pensante ni la substance étendue, c'est la substance jouissante, en tant qu'elle se définit seulement de ce qui, d'un corps que le signifiant *corporise*, se jouit.

Jouissance de la grammaire

Il est temps que j'en vienne au commentaire des lignes de cette page 27 d'*Encore* où Lacan fait de la grammaire la cause formelle de l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause dernière. Voilà qui a dû, j'imagine, plaire à Jakobson, lui qui, dans *Questions de poétique*, a si finement analysé la poésie de la grammaire et la grammaire de la poésie, en particulier celle du poème *Les Chats* de Baudelaire, lui pour qui la grammaire est une sorcellerie évocatrice ! *Là encore Lacan est jakobsonien !* Car, que la grammaire commande la composition du poème, qu'elle en soit la cause formelle qui le structure inconsciemment, est la thèse fondamentale de la poétique de Jakobson. Le volume 3 des *Selected Writing* de Jakobson, de plus de huit cents

pages, paru en 1981 chez Mouton, intitulé *The Poetry of Grammar and the Grammar of Poetry*, est entièrement consacré à cette question.

Lacan avance donc cette thèse : l'incidence du signifiant comme cause de jouissance est à reconnaître dans la grammaire sous l'aspect de cause formelle. La grammaire donne forme, donne corps à la jouissance causée par le signifiant. Cette forme obéit à des règles d'ordre. On ne peut pas mettre les mots dans n'importe quel ordre (je peux dire : « Le chat mange la souris » ; je ne peux pas dire, à moins d'être poète : « Le chat souris la mange »). Il arrive aussi que si je change l'ordre, comme dans la phrase *Pierre bat Paul*, le sens change. Et même le jouis-sens, le sujet devenant objet. Lacan reprend cet exemple classique des anciens livres de grammaire. La grammaire est faite de fictions linguistiques – comme Jeremy Bentham l'a le premier mis en évidence, relève Jakobson –, où la jouissance du fantasme prend sa cause.

Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête que les autres. Pourquoi le verbe est-il moins bête que les autres classes grammaticales, moins bête que le nom, l'adjectif, le déterminant, le pronom, l'adverbe... ? Le grammairien peut répondre : parce qu'il est le noyau de la proposition et qu'il y introduit, avec ses treize formes de temps de conjugaison, le temps, qu'il soit temps du récit, temps du discours ou temps du dire, et y exprime aussi l'aspect perfectif, continuatif, itératif, inchoatif, limitatif, terminatif, etc. Avec le temps, avec les temps, le verbe rate un peu moins le référent et arrive donc à n'être *passibête*.

Je crois tout de même que ce n'est pas pour ça que le verbe, selon Lacan, est un signifiant *passibête*. C'est parce qu'il devient signe. Il devient signe de faire « le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins (bête) quand cette division il la détermine en disjonction ». Le verbe fait passage du sujet à l'objet, directement ou indirectement, par le COD (complément d'objet direct) ou le COI (complément d'objet indirect). Mais ce qui s'y joue, ce qui s'y jouit, c'est la division du sujet dans sa jouissance, division qui va jusqu'à disjoindre le sujet de son être de jouissance. Disjonction exclusive : ou le sujet ou la jouissance. Donc, de quoi le signifiant est-il signe ? Il est signe de la jouissance, qui n'est pas du sujet, qui est du signifiant. Le signifiant devenant signe devient signifiant *joui*. Au commencement est le verbe, dit saint Jean. Lacan y ajoute :

au commencement est le verbe *signe*, comme signifiant *joui*, de ce dont le *parlêtre* est disjoint. La grammaire est donc considérée par Lacan comme un appareil de jouissance qui, en faisant passer le signifiant au signe, fait (se) jouir du verbe.

L'inconscient sans grammaire

Ensuite, Lacan revient sur un lapsus orthographique qu'il avait fait dans une lettre adressée à une femme où, écrivant *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé*, il avait oublié d'accorder le participe passé, précédé de l'auxiliaire avoir, avec le genre du complément d'objet direct, celui-ci étant dans la phrase placé avant le verbe. Une mauvaise langue avait interprété ce lapsus *calami* en lui disant qu'il était homosexuel. En fait, rétorque Lacan, l'inconscient se fiche pas mal des règles d'accord de genre de la grammaire. Car, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe. Ni d'anges. Il s'agit d'âme, il s'agit d'*âmer*. Il s'agit de ce qui se dit dans le *tu ne sauras jamais. J'âmais*, avec un *j* apostrophe. Quand on aime, il s'agit du savoir inconscient, il s'agit, comme le dira Lacan à la fin d'*Encore*, du rapport entre deux savoirs inconscients.

Un peu plus tard, dans le séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* du 11 janvier 1977, Lacan dira que dans le français il y a trop de grammaire, que dans l'allemand il y en a encore plus, que dans l'anglais il y en a une autre mais implicite et que c'est ce qu'il faudrait pour qu'elle ait son juste poids, mais que de toute façon il croit que, « dans la structure de l'inconscient, il ne faut pas éliminer la logique, mais [qu']il faut éliminer la grammaire ». D'où une nouvelle définition de l'inconscient comme savoir sans grammaire, mais pas sans logique. Sans grammaire, l'inconscient se réduit à la logique de la pure fonction discriminante du signifiant. Ce qui ne l'empêche pas d'être un poème. La preuve : les comptines enfantines du genre *Am stram gram*, d'où, ainsi que l'observe Jakobson dans « La magie des sons du langage ¹ », peuvent être absents tout lexique rationnel et toute grammaire sans que cela fasse obstacle à une structuration rigoureuse de l'ensemble par les seules règles phonologiques. C'est ce qui intéresse Jakobson quand il analyse un poème d'E. E. Cummings, le poète par excellence des agrammaticalités. D'ailleurs, l'agrammaticalité

1. R. O. Jakobson, *La Charpente phonique du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 266.

n'est pas l'élimination de la grammaire et il en existe divers degrés, selon qu'elle viole les règles de la syntaxe, celles de la sémantique ou celles de la performance.

Michael Riffaterre, un linguiste du style, professeur à la Columbia de New York, qui polémiqua beaucoup avec Jakobson à propos des *Chats* de Baudelaire, soutient même que ce sont les agrammaticalités qui produisent la signifiante du poème. Comme dans le vers de Paul Eluard, *La terre est bleue comme une orange*, où *comme une orange* est une agrammaticalité. Cela implique que, si l'inconscient est agrammatical, s'il brise par ses agrammaticalités la grammaire qui, dans le langage, fait butée de l'écriture, alors il est un poème.

Il s'ensuit que du savoir inconscient on peut savoir un bout, à condition de se laisser inspirer par la fonction poétique, telle que Jakobson la définit comme fonction « sens-déterminative » du son (et non « sens-discriminative »), soit la fonction qui, pour Lacan, de faire s'unir étroitement le son et le sens, est la seule qui permette l'interprétation analytique.